

Valérie Cohen

Qu'importe la couleur du ciel

Roman



Flammarion

Valérie Cohen

Qu'importe la couleur du ciel

Et si les arbres généalogiques comportaient une case pour les amis de toujours, les amours défuntes, les maîtres à penser, les sauveurs ? À quoi ressemblerait le vôtre ?

Sybille, indéniablement, y placerait sa famille de cœur, n'ayant pu donner la vie. Elle cultive avec sa meilleure amie Gisèle une complicité depuis plus de cinquante ans, et c'est dans sa maison ardennaise qu'elle se réjouit de fêter son anniversaire auprès de ses proches. C'était sans compter sur les révélations de Mila, la petite-fille de Gisèle. La jeune femme, par jeu, a eu recours à un test ADN dont les résultats viennent réveiller un passé trop longtemps tu et bousculer une légende familiale parcellaire.

Des êtres unis par la transmission des secrets de famille et qui ont choisi de passer outre, pour se reconstruire. D'autres qui refusent d'être emprisonnés dans des silences.

Vitale et mortelle à la fois, organisme vivant aux multiples facettes, la famille est un joli parterre de ronces.

Valérie Cohen est née et vit à Bruxelles. Elle est l'auteure de plusieurs romans, aux Éditions Luce Wilquin puis chez Flammarion. Par son écriture, elle pose des touches de lumière sur nos ombres.

Flammarion

Qu'importe la couleur du ciel

DU MÊME AUTEUR

Double Vie d'un papillon, Dorval éditions, 2010.

Nos mémoires apprivoisées, Éditions Luce Wilquin, 2012.

Alice et l'Homme-perle, Éditions Luce Wilquin, 2014.

Monsieur a la migraine, Éditions Luce Wilquin, 2015 ; J'ai Lu, 2019.

Le Hasard a un goût de cake au chocolat, Éditions Luce Wilquin, 2017.

Depuis, mon cœur a un battement de retard, Flammarion, 2019.

Valérie Cohen

Qu'importe la couleur du ciel

roman

Flammarion

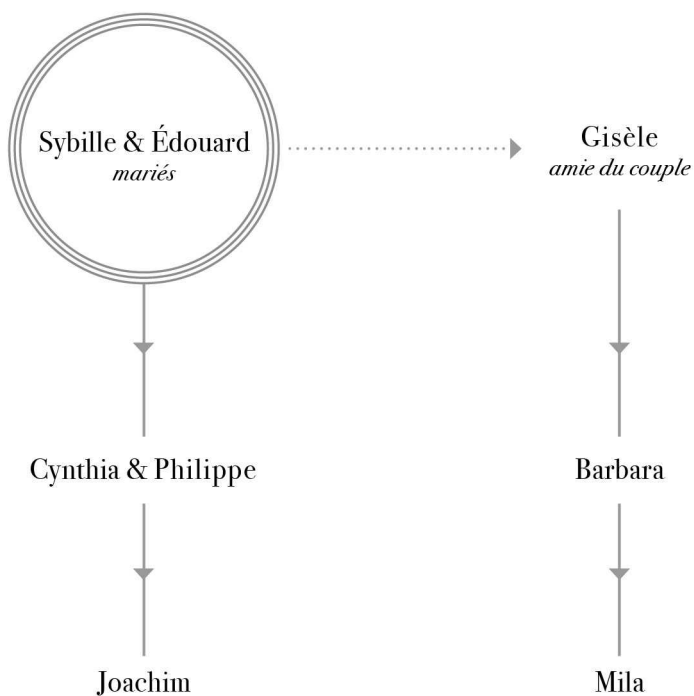
© Flammarion, 2022.
ISBN : 978-2-0802-5658-4

À Sybille Bauwer
À mes grands-parents

« Notre héritage n'est précédé d'aucun testament. »

René CHAR

Les principaux personnages



Prologue

Jusqu'à la rive nord du lac Léman, Lausanne est ensevelie sous un lourd manteau neigeux. Depuis près d'une semaine, la cathédrale, la vieille ville et les bâtiments universitaires sont drapés d'un blanc intense.

Une couleur froide, symbole d'innocence et de pureté.

Du blanc pour la façade de l'immeuble du laboratoire situé avenue Piccard, pour les plans de travail, pour les blouses des biologistes, pour les pipettes. Du blanc pour les murs, pour les gants, pour les sanitaires, pour les microscopes. Les panneaux signalétiques ne dérogent pas à la règle, et seul le poste radio branché en permanence sur LFM affiche un gris métallisé.

Du blanc pour aseptiser les émotions et se rapprocher du divin. Pour oser prononcer le oui fatidique ou remplir les cases vides d'un arbre généalogique.

Dans cet univers virginal, le temps semble figé et les sons les plus familiers sont étouffés. Le généticien en chef exécute sa tâche de façon méticuleuse, veillant à ne pas se laisser distraire par les bavardages incessants de sa collègue, une jeune Française à la dégaine androgyne

et au sourire perpétuel. Il opine de la tête tandis qu'elle pérore sur le nouveau concours organisé par le laboratoire sur les réseaux sociaux. Une photo publiée contre un test ADN gratuit. Concentré sur ses gestes, il peste contre les idées fumeuses du département marketing et manipule avec précaution les nouveaux échantillons de salive reçus en provenance de Suisse, de Belgique ou de France. Chaque jour, des centaines de kits lui sont livrés par la poste. Il ne connaît rien de ces donneurs, de plus en plus nombreux, qui ont choisi de consigner un peu de leur intimité dans un tube en verre.

Ce troc pour le moins curieux le fait sourire : quelques crachats contre de surprenantes révélations. L'homme devine une même attente fébrile derrière une curiosité déguisée. Certaines personnes ont ri en tentant de postillonner dans le trou minuscule. D'autres ont pleuré en imaginant trouver enfin une histoire à habiter. D'autres encore ont prié le dieu ADN de bien vouloir leur délivrer la bonne parole, un génome à adorer ou une branche familiale à laquelle s'agripper.

Alors qu'il étiquette un nouvel échantillon, le généticien tente de donner un visage à ces milliers de femmes et d'hommes condensés en une pipette transparente. Tant de gens et de vies entremêlées. Des êtres prêts à léguer quelques millilitres de salive pour en savoir plus sur leurs aïeux. Des inconnus disposés à ouvrir leur portefeuille ou à poser sur Facebook pour faire parler leur profil génétique.

De la science pour créer du lien. De la bave pour fignoler une biographie. Des sécrétions pour se découvrir

Prologue

des racines et faire parler les silences. Dans la pièce voisine, trois assistantes administratives accomplissent leur mission avec diligence. Chargées de compiler les résultats imprimés, elles les envoient ensuite aux destinataires. Ils les recevront sous peu, dans une grande enveloppe blanche.

Une empreinte indélébile

Mars 1999 – Bruxelles

Le jour est devenu nuit depuis longtemps. Seules les lumières bleutées de l'autoroute voisine illuminent la bâtisse endormie, lui conférant un air de soucoupe volante à la dérive. Par superstition craintive, Sybille adresse une supplique muette à la Providence, ne sachant pas qui d'autre invoquer. Un ticket de loterie virtuel, certes, mais elle aime à croire qu'il sera gagnant.

Une fois le sas d'entrée de l'hôpital Érasme franchi, l'odeur des lieux prend Sybille à la gorge et la réconforte à la fois. Elle savoure le pouvoir rassérénant de ce curieux mélange d'éther, de désinfectant, de larmes et de sang. Un cocktail explosif d'urine et de bouquets joliment enrubannés. Depuis des décennies, les fragrances de vie et de mort imprègnent les murs épais du bâtiment et elle les hume, revigorée par ces senteurs connues. Ce sentiment familier la réjouit alors que le bruit de ses pas résonne dans le couloir désert de la maternité. Elle ne devrait pas être là, certains lieux se couchent avant le soleil, mais elle avance avec détermination, le feu aux joues. Les règles sont écrites en

rouge et noir sur des panneaux plastifiés. Les visites, même des proches, ne sont pas autorisées en dehors des heures affichées. À travers les portes closes, elle perçoit des murmures feutrés, des geignements, la voix fatiguée de Patrick Poivre d'Arvor égrainant les nouvelles du monde et la sonnerie stridente d'un téléphone. Ces sons ouatés lui rappellent qu'un hôpital ne dort jamais. Au mieux, il sommeille.

Sybille ébouriffe les longs cheveux roux qui lui encadrent le visage et s'immobilise non loin de la pièce réservée au personnel soignant. Elle veille à ce que ses nombreuses chaînes à breloques ne s'entrecroisent pas et retient son souffle rapide, fébrile. Des bribes de conversation échangées entre les infirmières de garde lui parviennent. Comme souvent, elle se sent spectatrice d'un monde qui n'est plus le sien. Les giboulées qui ont détérioré les plantations de la terrasse de la cafétéria, l'esclandre fait par le mari de la patiente de la chambre 302 pour une ampoule défectueuse, la recette inratable du cake aux éclats de caramel de Philippe Conticini. Des instants de vie et des apparences, kaléidoscope géant de la nature humaine. Une normalité rassurante.

Avec d'innombrables précautions, Sybille longe la cloison et s'arrête devant la porte de la chambre 309, priant pour que ses occupants dorment et qu'elle n'ait pas à justifier sa venue à une heure si tardive. Deux coups, trop légers pour être entendus. Ils restent sans réponse et elle pénètre dans la pièce surchauffée où règne une quiétude illusoire. La transgression la grise, l'interdit la réjouit. À la vue du spectacle, un sourire ému se

dessine sur son visage. Elle se retient de déposer un long baiser chaleureux sur le front de la mère et de son bébé et reste là, immobile, la bouche pleine de mots qu'elle ne peut prononcer. Des émotions contenues, des pensées cadencées. Comme souvent, sa joie est fracturée, fragmentée par des réminiscences d'hier. Elles s'infiltrant dans les interstices de son bonheur. Sa gorge se noue et un froid familial la traverse. Tout en ne quittant pas des yeux la femme endormie, Sybille accueille avec philosophie cette partie d'elle-même dont elle n'arrive pas à se défaire. Elle a beau colmater les plaies, son histoire la rattrape souvent. Elle a appris à vivre avec ce que l'existence lui a donné, mais aussi et surtout avec ce qu'elle lui a repris.

Barbara dort encore. Les cheveux noirs en bataille sur l'oreiller, la chemise de nuit en coton bleu chiffonnée, sa filleule a la mine d'une petite fille fragile et esseulée, la même depuis toujours. D'instinct, Sybille a posé ses mains sur son bas-ventre, sur son corps encombré de vide qu'elle caresse avec une extrême douceur. Chérir sa filleule comme sa propre fille ne l'a jamais faite sienne. Elle a beau porter des jupes amples et colorées, sous son slip rouge en dentelle se cache un utérus dépeuplé, une cavité d'une désespérante vacuité. Un objet inutile, telle une vieille malle confinée dans un grenier qu'on ne peut se résoudre, pour d'obscur raisons, à jeter aux encombrants.

Dans son berceau, le nourrisson gigote et peine à ouvrir les yeux. Sybille se masse la nuque et la tension musculaire concentrée en un point douloureux la fait grimacer. Un sentiment de justesse l'habite. Elle a eu

raison de s'écouter, de se moquer des règles imposées, de venir profiter de la solitude du soir pour découvrir ce magnifique bébé. Il est plus simple de faire illusion quand on n'est pas happée par le regard et les attentes mutiques des autres. Une nuit sans fraîcheur pour un sourire triste. Demain, elle reviendra. Sa mélancolie aura disparu derrière un maquillage léger et, les paupières fardées de nuances vertes, elle fera bonne figure devant les gens qu'elle aime. Ses papillons noirs envolés, elle pourra se réjouir de tout son être de ce bonheur auquel elle n'a pas eu le privilège de goûter. Le temps n'anesthésie pas toutes les peines et la sienne devient brûlante. Une vague de spleen lui fait boire la tasse et ses yeux se mouillent, malgré ses efforts pour contenir ses larmes. Quel que soit l'ordre selon lequel elle ordonne ses pensées, aucune combinaison n'a jamais réussi à éradiquer son amertume. Une sensation de profond gâchis. Elle a beau se raisonner et l'isoler au fond d'elle depuis des années, elle revient toujours, avec l'insistance des passions qui jalonnent nos jours. Elle aurait aimé enfanter dans la douleur. Serrer à la lui rompre la main rassurante d'une infirmière. Hurler sa joie de sentir son bassin s'élargir à s'en disloquer, se sentir meurtrie jusqu'à ce qu'une énième contraction congédie sa souffrance. Depuis plus de trente ans, la sienne s'est faite discrète, mais elle ne l'a jamais vraiment quittée.

Sybille remue la tête, soucieuse de chasser les souvenirs qui ont refait surface et ternissent cet instant de joie. La félicité du présent se heurte aux peines d'hier et l'impermanence de ses propres émois l'étonne

encore. Quelques pas la séparent de Barbara. Elle se rapproche, une vague de tendresse l'enveloppe et un sourire vrai illumine sa silhouette fatiguée. Il lui semble que son cœur se distend encore pour y laisser entrer cette merveilleuse créature emmaillotée d'une barboteuse blanche.

La jolie brune aux traits tirés, endormie malgré elle, toutes les lumières allumées, semble veiller sur son nourrisson. Touchée, Sybille perçoit, à défaut de le connaître, ce cordon ombilical invisible unissant toutes les femmes qui donnent la vie : déesses épuisées, elles dorment comme des guerrières, d'un sommeil fragile et parcel-laire, pour éviter que le sort ne s'approche trop près de sa nouvelle proie, les yeux clos rivés sur le berceau à leur côté, prêtes à bondir au moindre gémissement de leur poupon.

Dans son sommeil agité, Barbara remue la tête, les sens en éveil, encore chamboulée par une émotion dont elle n'avait pas mesuré l'intensité. Elle a mis au monde bien plus qu'un petit d'homme. Un nouvel univers dont les contours lui paraissent encore flous, même si elle l'a imaginé des mois durant.

L'endormie serre dans son poing une girafe en peluche à poils jaunes et Sybille fait mine de caresser, sans la toucher, une mèche de cheveux épars sur l'oreiller. Elle l'aime tant, sa Barbara. Cette dernière ne le sait pas encore, mais son repos ne sera plus jamais pareil, teinté désormais de la présence de cette autre dont elle doit prendre soin. Un petit cœur qui bat en solitaire depuis quelques heures mais dont elle suivra la trajectoire jusqu'à son dernier souffle. Sybille, une

main toujours posée sur son bas-ventre, s'engage à en faire de même et ce serment tacite l'apaise.

Des gestes lents et de la tendresse au bout des doigts. Elle se penche sur le berceau et ils effleurent le nouveau-né. Une ravissante petite fille dont le prénom est brodé au fil rouge sur un tour de lit au décor bucolique. Mila. Un minois délicat et des poings serrés sous le menton. Un duvet clair recouvre son crâne chauve et quelques griffures marquent ses joues roses. Sybille se souvient d'avoir lu que ce prénom signifie « miracle » dans une langue slave et elle se promet de vérifier l'information. La vue du pied minuscule l'émeut plus qu'elle ne le voudrait. Le contraste entre le velouté de cette peau vierge et la sienne, marquée par le défilé des saisons, la saisit. Presque soixante ans les séparent. Une main tachetée d'imperfections brunâtres et des orteils attendrissants qui n'ont foulé aucune terre. Une ligne du temps en condensé.

Sybille sort de son sac en daim naturel une petite boîte à bijoux qu'elle ouvre avec précaution. Édouard avait bien tenté de la raisonner, il avait même haussé le ton, mais elle n'avait pu s'empêcher de venir à cette heure indue. Elle chasse d'un mouvement de tête son époux de ses pensées et se concentre sur ses gestes. Sans broncher, la mignonne laisse emprisonner ses petons dans le coton blanc. Sybille serre le ruban en organza autour de la cheville et le contentement illumine ses grands yeux verts. Son rituel est accompli. Elle s'était promis de le réaliser depuis le jour où Barbara lui avait annoncé être enceinte, sous un pommier en fleurs au fond du jardin de sa maison, au cœur de l'été. Elle se souvient s'être levée d'un bond de son fauteuil en osier

pour serrer sa filleule contre elle et la rassurer du mieux qu'elle le pouvait. Oui, Barbara avait fait le bon choix. Donner la vie est le seul voyage pour lequel aucun retour ne doit être acheté. Oui, tout se passerait bien, même si le père de Mila ne souhaitait pas voir naître cet enfant. Oui, elle supportera cette joyeuse douleur et des mains tendues lui permettront d'avancer, digne et comblée. Elle se rappelle les yeux brillants de la jeune femme et la confiance timide qu'elle y avait décelée ; le goût du cidre frais bu pour l'occasion et le bruit des oiseaux dans la campagne déserte.

Édouard avait eu tort. Elle se réjouit d'avoir accompli ce cérémonial, une ode à la vie plus sacrée à ses yeux qu'un baptême ou une circoncision. Un geste à première vue anodin : offrir à ce nouvel être, au moins une fois dans sa vie, des chaussons à sa juste taille. Elle aurait tant aimé les porter elle-même. Elle se redresse, satisfaite, et rajuste sa tunique en soie verte sur sa jupe à plis orange. Il fallait qu'elle vienne, peu importe les horaires ou les récriminations maritales. Qu'elle protège Mila d'elle-même et des autres. N'est-ce pas le rôle premier d'une mère ?

Sybille a vu naître tant d'enfants alors qu'elle était sage-femme qu'elle ne peut les compter. Mais une certitude habite son âme, qu'aucun des jeunes parents croisés au fil des ans n'aurait pu entendre. Comment Barbara pourrait-elle soupçonner que quelque chose de plus extraordinaire encore qu'une vie ou qu'un destin s'offrirait à sa progéniture ? Comment pourrait-elle imaginer que l'homme met inmanquablement ses pieds dans les traces de quelqu'un d'autre ? Que chaque

héritier d'une lignée porte toujours des chaussures trop grandes pour lui ? Perdue dans ses pensées, Sybille fait connaissance avec Mila par le toucher. Une caresse légère sur sa peau soyeuse, douce comme un sentiment d'éternité.

La sexagénaire soupire, ne sachant si la fatalité pèse plus lourd qu'un rituel accompli pour le déjouer. Cette jolie Mila aux doigts potelés est unique et, pourtant, elle fera comme tant d'autres avant elle. Elle empruntera des sentiers balisés, des chemins de traverse et des voies de garage. Certains matins, elle optera pour de larges enjambées et certains autres, elle leur préférera les petites foulées. Il y aura tant de terres à parcourir avant de trouver celle qui la retiendra que ses pieds usés lui feront mal. Mais ses pas auront toujours une empreinte plus large que la sienne. Une empreinte indélébile. Comme chacun, elle découvrira qu'on ne court pas en toute impunité sur les traces de sa propre histoire. Ses ancêtres lui ont ouvert la route et ils l'accompagneront à son insu. Aujourd'hui comme demain.

Mila se tortille dans son berceau et fait quelques curieuses grimaces avant de s'apaiser. Sybille aimerait lui chuchoter des mots tendres, des sonorités étranges qu'elle seule comprendrait. Lui expliquer qu'il ne faut pas être exceptionnelle pour avoir une vie merveilleuse. La convaincre qu'elle sera toujours là pour elle, qu'importe le diminutif dont elle l'affublera, qu'importe le temps qui lui reste à habiter sa vie. Lui parler des soirs de pluie, des mirages et des feux d'artifice. Du goût du doute et de la composition universelle des larmes. Des hommes, de leur bonté et de leurs désespérances. De

ces gestes qui n'ont de valeur que parce qu'ils sont tus. Des détails de l'existence et de leur imperceptible pouvoir de colorer l'ordinaire. De sa mère, de sa grand-mère, des hasards qui n'en sont jamais vraiment.

Le rire étouffé de deux infirmières de nuit dans le couloir la surprend et elle recule à regret, tiraillée entre l'envie de prendre cette enfant dans ses bras et la nécessité de partir. Dans quelques heures, elle reviendra l'embrasser au bras d'Édouard. Ils s'extasieront de concert devant cette petite frimousse et elle lui caressera les pieds avec ravissement. Une ultime prière au-dessus du berceau et elle éteint la lumière. La porte se referme avec délicatesse derrière elle alors que Mila et Barbara sont toujours plongées dans le sommeil. Le pas léger, Sybille traverse le couloir en sens inverse et s'engouffre dans l'ascenseur en souriant à son reflet dans le miroir.

Une curieuse allégresse. Elle franchit le sas avec assurance et le vigile, cigarette à la main, la regarde passer avec curiosité. Sur le parking extérieur, le chauffeur de taxi l'attend et lui adresse un petit signe satisfait de la tête. Elle a été plus rapide que prévu. Sybille répond à ses questions du bout des lèvres. Non, elle n'est pas allée voir sa fille mais Barbara, sa filleule qui a accouché d'une petite Mila. Non, Barbara n'est pas sa nièce mais la fille de son amie de toujours, Gisèle. Non, elle n'a pas d'enfants mais son époux Édouard a une fille qu'elle a élevée, Cynthia.

Perdu dans ce flux d'informations, le chauffeur de taxi pose sur elle des yeux perplexes. Elle est bien étrange, cette inconnue de la nuit. Pour mettre fin à la conversation, Sybille sort un carnet de sa poche et tente de lui dessiner

sa famille. Quelques prénoms, une branche commune. Elle griffonne un arbre généalogique où elle hésite un instant à trouver sa place.

L'homme lui décoche un regard attendri et démarre enfin. Sybille sourit et range le petit papier plié en quatre dans son portefeuille, comme une carte d'identité qui n'en porterait pas le nom. Un sourire illumine toujours son visage alors que le véhicule quitte la capitale et s'engouffre sur la E411. Le bitume cède la place à des champs de maïs et ses ombres à une douce mélancolie. Elle écoute d'une oreille distraite le monologue du conducteur sur les difficultés de sa profession et compte les lampadaires bordant la nationale. Le bruit des essuie-glaces sur le pare-brise. Des boules de lumière pour éclairer la nuit. Ses yeux se ferment malgré elle et lorsqu'elle les ouvre, son spleen s'est assoupi et la beauté des lieux la surprend une fois de plus. L'envie lui prend de serrer fort son Édouard contre elle et de savourer une gaufre au sucre perlé trempée dans un bol de thé au lait. Elle étire avec lenteur son dos endolori.

Un nouveau jour s'est levé sur La Roche-en-Ardenne.

Un rêve volatil

Dix ans plus tard, en 2009, dans l'Oise

Le chant des oiseaux sort l'homme endormi de sa torpeur et lui rappelle qu'il est vivant. Une cacophonie à réveiller tous les morts du village de Verberie. Émile n'a jamais eu de sympathie particulière pour les volatiles mais ce matin ils le lui rendent bien. Ils roucoulent et jabotent à gorge déployée sur l'appui de la fenêtre de sa chambre et leurs notes trop aiguës fendent le crâne du vieil homme. Émile grommelle à mi-voix et gratte de ses ongles terreux sa barbe mal rasée. Lui, il a de l'affection pour les chiens, les vaches et les brebis. Pour le ballet synchronisé des abeilles ou la perfection mathématique d'une toile d'araignée. Pour ce qu'il peut toucher de ses mains rugueuses, caresser, empoigner. Pour une nature sensuelle et nourricière.

La jeune fille qui l'accompagne en songe se fait plus floue. Les rêves aussi ont une obsolescence programmée et il met du temps à ouvrir les yeux, seule manière de la retenir.

Il aurait aimé garder en lui son visage qui s'évapore déjà dans les limbes du jour. Il maugrée encore contre

le cerveau humain capable d'enfanter une bombe atomique mais inapte à se remémorer l'essentiel. Ses articulations rouillées achèvent de le réveiller et l'octogénaire s'étire avec lenteur, repoussant du pied la couette épaisse en plumes d'oie. À côté de lui, un lit vide. Le coussin rebondi ressemble à un estomac trop plein et le drap est tiré comme sa femme en a l'habitude, sans pli inesthétique. « Il n'y a pas que la tête qu'elle me fait au carré, celle-là », pense-t-il en enfilant une paire de charentaises usées. Son regard se pose sur la photographie de son épouse, cerclée dans un cadre imitation or. Le cliché avait été pris le jour de ses soixante ans. Pour l'occasion, il avait proposé à Madeleine un déjeuner dans l'orangerie du château de Raray et ils y avaient partagé, sans un mot, une savoureuse côte à l'os. Il se souvient encore du goût de beurre frais de la sauce béarnaise et du regard noir reçu alors qu'il y plongeait les frites avec ses doigts.

Sur le papier aux coins jaunis, Madeleine se tient droite, un léger rictus en guise de sourire, les cheveux apprêtés en boucles serrées et le col de sa chemise blanche fermé jusqu'à l'avant-dernier bouton. Émile a l'impression qu'elle le fusille des yeux et juge son réveil tardif avec mépris. Il n'a pas tort et il sait qu'une volée d'escaliers plus bas, le portrait prendra vie. Comme souvent, il aura l'image mais pas le son, et il doit bien avouer que cette situation l'apaise. D'un geste sec, il retourne le cadre sur la table de chevet. Même lorsqu'elle n'est pas à ses côtés, Madeleine l'irrite au point qu'il sent ses jugements incessants l'étreindre. Son silence l'étouffe, ses propos l'horripilent. Et pourtant,

il estimait qu'ils étaient quittes. Il avait assumé sa part du contrat matrimonial : elle bénéficiait grâce à lui d'une vie confortable et, à soixante-dix ans passés, une pension lui était assurée. De plus, il lui avait offert, en douze mensualités avec intérêt, un emplacement double dans le tombeau familial.

Ses pensées l'éloignent de son songe. Dans ses rêves, la jeune femme qui le visite ne vieillit pas. Fièr et digne, presque arrogante. Un port de tête haut et une robe souple qui épouse ses courbes naissantes. Elle lui fait penser au buste de Marianne en plâtre patiné qui orne la salle des fêtes de la mairie de Verberie. Elle ne sourit pas plus que l'allégorie de la République française. Son regard est froid, peut-être même teinté d'impudence, et il est incapable d'y lire la moindre émotion. Son immobilité le bouleverse tandis que ses propres regrets assaillent ses membres fatigués. Il aurait dû l'aimer, la chérir, la protéger de lui-même et des autres. Assumer. La culpabilité, à l'instar d'une grenade dégoupillée par un ennemi invisible, lui explose au visage. Elle retombe en d'innombrables questions sur la descente de lit tachée par les tartines à la confiture de mûres, savourées en cachette au réveil lorsque Madeleine nourrit les poules.

Comment apprend-on à aimer ? Y a-t-il un âge au-delà duquel ce sentiment s'éteint à jamais ? Une date de péremption ? Un mode d'emploi ? La bonté et la lâcheté peuvent-elles survivre dans un cœur mal irrigué ?

Ces interrogations stériles l'obsèdent, mais il a renoncé depuis longtemps à les combattre et à les faire taire. De sinistres cohabitantes, de vaines acolytes domptées à coup de lampées de vin rouge bon marché. Elles ne

méritent pas mieux. Pourtant, le calendrier de la paroisse épinglé avec des punaises sur le mur de la cuisine le lui rappelle tous les jours. Émile prend de l'âge et demain n'est peut-être qu'un vœu pieux. Le temps avance. Il accélère, il file, il presse. Et puis il disparaît. Envolé, comme les pigeons ramiers dont le raffut l'a réveillé. Bientôt, il sera trop tard et cette certitude le galvanise. Il lui reste à vivre des mois, quelques années au mieux. Une décennie, qui sait ? Peut-être deux... Son médecin de famille s'est montré rassurant lors de leur dernière rencontre, mais d'un fatalisme exquis en lui expliquant les courbes d'espérance de vie d'un homme. Émile a pensé à ses proches partis trop tôt et a haussé les épaules devant les graphes colorés. Abasourdi par cette invention créée pour rassurer les bourgeois de la ville, ceux qui regardent la campagne à travers les vitres teintées de leur véhicule surélevé et organisent des pique-niques sur des sièges pliables pour ne pas toucher le sol ou salir leur short blanc. Ceux qui se savent mortels mais refusent d'envisager un long sommeil entre six planches de bois. Il a secoué la tête avec force. La vie ne peut se résumer à une courbe ascendante dessinée en pointillés depuis un angle droit. À des paramètres, à quelques formules mathématiques. Émile n'est pas prêt à s'y résoudre. Il se sent usé, mais pas encore décidé à passer l'arme à gauche. Si on lui avait demandé son avis, il aurait complété le graphique par des éléments bien plus importants que le fait de fumer ou de vivre seul. Il désire encore marcher sous la pluie dans la forêt avec son chien, s'enivrer de liqueur de prune en pensant à ses amis décédés, savou-

rer une tarte au sucre chaude à la sortie du four avec le boulanger, tailler à l'Opinel un ours dans un morceau de bois. Sentir la rosée du matin mouiller ses joues. Crier sa rage au volant et chanter faux. Imaginer pénétrer avec fougue une femme accueillante. Et surtout, il veut encore rêver d'elle.

Malgré sa bonne volonté, le songe s'est évanoui, emportant avec lui son visage au teint diaphane. Si souvent, il s'est juré de la retrouver. D'anticiper le destin, d'échanger sa trajectoire linéaire pour prendre la tangente. De troquer son lot de mauvaises excuses contre de bonnes résolutions. Il aime bêcher la terre meuble, sarcler le potager et s'occuper de ses ruches. Mais les paroles n'ont jamais été son fort et les mots justes ont une fâcheuse tendance à lui venir des mois ou des années après un événement. Il s' imagine la revoir, redécouvrir son visage et être incapable d'aligner deux phrases cohérentes malgré ses efforts surhumains. Alors, il patiente, il lance son prénom à la lune, il renonce, se convainc qu'il aura l'occasion de lui dire au revoir plus tard, ou de lui demander pardon... Demain, peut-être...

Et puis, c'est la faute de Madeleine aussi. Penser à sa femme et à son intransigeance lui donne soudain très chaud et de la sueur âcre se loge dans les plis de son cou. Leur histoire aurait pu être autre. Ils avaient été heureux, du moins quelque temps. Leur vie était agréable avant que la fatalité s'en mêle et choisisse d'élire domicile sous leur toit. Avant que ses propres démons en sommeil soient trop nombreux pour qu'il puisse les contenir. Regarder en arrière lui donne la

Qu'importe la couleur du ciel

nausée, ses yeux se brouillent et sa tension artérielle s'envole. Il farfouille dans la poche de son pantalon abandonné sur le sol la veille et en retire un petit caillou blanc glané sur un chemin. Il le soupèse, quelques dizaines de grammes tout au plus. Il ouvre la fenêtre, vise un pigeon paradant dans la cour et lance la pierre avec rage. Tir loupé.

Émile grommelle. L'oiseau s'est envolé dans un battement d'ailes. La jeune fille du songe aussi.

Une minuscule petite-fille

Mars 1999 – à Bruxelles

Gisèle s'était levée de bonne heure, se répétant que c'était le printemps. Une jolie date pour un ciel qui s'était mis au diapason de l'événement. Pas un nuage dans le ciel bruxellois, fait assez rare pour qu'elle le remarque en ouvrant ses tentures épaisses au réveil. La journée s'était écoulée selon un rythme habituel. Assez soutenu pour qu'elle couse à en avoir les yeux qui picotent et les doigts endoloris. Elle avait interrompu son ouvrage pour avaler en vitesse un reste de salade de riz devant le journal télévisé de treize heures. Elle avait écouté les nouvelles du monde d'une oreille distraite, ne levant les yeux que pour regarder les images d'un attentat en Ossétie du Nord. Une pensée pour les soixante morts et un carré de chocolat au lait en guise de dessert. Un second pour oublier la fureur du monde et elle avait repris, pour la dixième fois, les mesures de la robe d'une future mariée qui, après six jours de monodiète à la pomme, avait encore perdu une taille. Ses pensées virevoltaient sur la voix cassée d'Étienne Daho lorsqu'une sonnerie avait interrompu son geste.

Gisèle ne sait depuis combien de temps elle était immobile, devant sa table de couture, le téléphone à la main. Elle avait répondu par réflexe, certaine que sa dernière cliente s'était enfin aperçue qu'elle avait oublié trois pantalons aux ourlets surpiqués sur le pas de la porte. « Maman, Mila est née. » Une voix étranglée, lasse et vibrante à la fois. Une voix qui aurait pu être la sienne, elle l'était sans doute un peu. Un doigt sur la bouche, le cœur chaviré, transportée par la nouvelle pourtant attendue depuis de longs mois, la presque quinquagénaire avait blêmi : un jour de printemps ordinaire et elle était promue grand-mère.

Elle ne se rappelle pas ce qu'elle a répondu à Barbara. Un hoquet de surprise. Un silence plein de ce qui ne peut être traduit. Son cerveau s'enraye. Des inepties, sans doute. Des paroles convenues, certainement. D'autres plus proches de celles qu'elle aurait aimé entendre lorsqu'elle-même avait donné la vie, elle n'en est pas sûre. Les mots s'étaient brouillés en un monologue décousu. « Oh, ma chérie... prends soin de toi... je suis tellement heureuse... elle te ressemble?... Tu as eu mal?... N'allaites pas si tu ne le sens pas, c'est juste une mode... je préviens Sybille... je l'aime déjà, Mila... »

Une petite Mila. Une minuscule petite-fille. Elle ne dépassait en rien les normes des courbes de percentiles, mais déjà Gisèle se sentait investie d'une immense responsabilité face à ce nouvel être, maillon d'une chaîne invisible qu'elle perpétuait malgré elle.

L'envie lui prend d'ouvrir la porte de son pavillon et de claironner sa joie à tue-tête, mais sa bonne

éducation et son sens des convenances l'empêchent de partager sa félicité avec ses voisins. Tant de choses sont tues, confinées, cadénassées dans son existence. Tout y est organisé avec une minutie raffinée, pour ne pas laisser de place à l'imprévu, pour bien répartir les rôles, pour ancrer dans la réalité sa propre vision du monde : carrée et pragmatique. Même ses coups de folie ont une date et des créneaux horaires. Il faudra désormais qu'elle ajoute le 21 mars à sa liste.

Lorsque Romain, son ami coiffeur, à ses heures aussi affublé du titre d'amant ou de compagnon de route, vient lui rendre visite tous les lundis soir après sa journée de labeur, il prend un plaisir fou à ouvrir chacune des boîtes à boutons empilées à une courte distance de la machine à coudre Singer. Il glousse devant les rangées de bobines et de fils classées par couleur, grandeur, matériau. Tout comme devant les Tupperware empilés en une colonne impeccable dans l'armoire de la cuisine, ou les paires de chaussures bien alignées dans le placard de l'ancienne chambre de sa fille. L'homme au rire carnassier et à la lâcheté attachante ne se lasse pas de lui envoyer des piques mi-tendres, mi-acides. Sa manière d'aimer sans s'engager, d'être présent à reculons, d'avoir toujours le sentiment de contrôler la distance entre eux. Cet amoureux des chaussettes disparates, des pochettes colorées assorties à ses chemises moulantes sur son corps athlétique, du champagne de qualité et des pâtes aux artichauts l'avait pourtant prévenue. « L'ordre n'a aucun sens dans une vie. Il est rassurant mais inutile. Une fausse impression de porter en permanence un gilet de sauvetage. Tu verras quand

tu seras grand-mère, rien ne te sera plus doux que le bordel dans ta cuisine après le passage de ta petite-fille ! » Elle lui avait offert un sourire peu convaincu pour toute réponse.

Sa voix grave aux pointes d'accent wallon dont il s'évertue à nier l'existence lui revient en mémoire. « Depuis que je suis grand-père, je revisite la vie autrement. Même les souvenirs tristes ont pris un autre relief. La même vie pourtant, mais plus d'altitude. Ou un système lacrymal qui fonctionne différemment. Tu m'en reparleras, ma belle. » Depuis toujours, avant même que leur relation évolue du brushing à l'orgasme secret hebdomadaire et que l'expression se popularise, il l'a affublée de ce surnom populaire. Y penser lui donne le sourire. Elle aimerait que ce rictus s'imprime en elle et qu'il soit éternel. Un vœu pieux.

Gisèle a chaud. Une petite Mila est entrée dans son cœur. Comme souvent, Gisèle mesure sa joie à la zone d'ombre qui l'accompagne. Elle appelle les êtres qui lui sont chers, un à un, en ordre d'importance. Son amie Sybille et son mari Édouard, Romain, Cynthia, ses amies Claudia et Hélène. Il est trop tard pour aller rendre visite à sa fille et elle l'imagine, seule dans sa chambre trop chaude, avec ce bébé dont elle doit désormais prendre soin. Si sa mémoire est exacte, elle aussi avait accouché en fin d'après-midi, un jour d'hiver, entre chien et loup. Un long travail douloureux, comme une punition divine qui cachait son nom. Elle se rappelle la main bienveillante de Sybille posée sur son front trempé, l'odeur du sang et de la sueur, la blancheur des lèvres de ce petit d'elle posé sur sa poi-

trine. Elle n'avait eu personne à qui annoncer l'heureuse nouvelle, personne avec qui se réjouir et inventer un avenir radieux au nourrisson qui cherchait son sein avec avidité. Personne à qui confier sa peine de ne pas avoir d'époux, de père ou de grand-père à offrir en cadeau de naissance à sa fille. Personne, si ce n'est sa chère Sybille.

Alors que le passé vient égratigner son présent, la couturière tourne en rond dans son salon, soudain trop étroit pour contenir toutes ses émotions. Elle fourrage dans son sac à la recherche de pastilles au menthol qui n'y sont pas, elle suit des yeux le tracé des losanges du papier peint qui s'entremêlent, elle grommelle des injonctions au chien du voisin qui se plaît à uriner sur son côté du mur mitoyen avant de se laisser choir enfin dans un fauteuil en velours vert usé. Mue par une impulsion subite, elle rappelle Romain pour lui proposer de venir déboucher une bonne bouteille de vin italien à la santé de sa douce Mila. Avec un peu de chance, il trouvera un joli mensonge à offrir à son épouse et quittera le domicile conjugal pour la rejoindre. Un haussement d'épaules alors qu'il la raille à propos du fait que lundi est passé depuis trois jours déjà. Elle raccroche et se lève pour sauter dans la douche avant son arrivée. L'eau brûlante apaise ses tensions et elle entraîne dans une rigole mousseuse les souvenirs encombrants.

Mila est née, le ciel est d'un bleu phocéén, la future mariée est aussi pomme que sa monodiète. Les souvenirs devraient être légers. Gisèle constate qu'elle a beau

Qu'importe la couleur du ciel

se frictionner la peau à s'en faire mal, ces fragments du passé s'endorment parfois dans un silence rassurant au point qu'elle les oublie. Un oubli rassurant mais trompeur.

Un docile toutou

Août 2015 – dans l'Oise

Si à Bruxelles Mila se transforme en une merveilleuse jeune fille de seize ans, de l'autre côté de la frontière, Émile sent le poids des années et l'amertume le gagner. Sa propre jeunesse est si loin... Elle lui revient, par vagues, laissant en lui une écume salée dont il ne peut se défaire.

En 1950, Émile avait vingt ans et il était plutôt bel homme. De taille moyenne mais bien bâti, les épaules carrées et les abdominaux saillants, le menton en galoche et la pomme d'Adam proéminente. Le jeune homme blond avait des amis, la ferme de ses parents proche de Senlis en héritage, un avenir tout tracé. Il lui manquait une femme, une aide, une complice avec qui partager ses jours et ses nuits. Il s'était tout de suite attaché à Madeleine. Un amour raisonnable. Un amour fonctionnel. Non pas dévorant comme dans les films qu'il regardait en noir et blanc sur le poste de télévision de son ami Gérard le dimanche après-midi, mais une attirance suffisamment forte pour désirer revoir la jeune femme après leur premier rendez-vous.